

Quel dialogue praticiens-chercheurs en STAPS ?

Retour sur les rencontres 27-29 /09/ 1996 de Marly-Le-Roi envoyé au
Président du Comité d'Etudes (non publié), **revu début /2008**

Faisant suite à la demande de la lettre du 8 octobre dernier, je viens proposer ma contribution en vue du bilan de ces journées. J'étais spectateur observateur très intéressé parce que ce fut une rencontre que j'ai toujours vainement tentée, sans dépasser la surface du problème comme en témoigne l'essentiel de mon petit ouvrage "EPS...entre fantasmes et réalités"¹. Les thèmes ont été au centre de mon enseignement depuis la nouvelle ENSEP en 1970-72, dont quatre m'ont conduit à quelques modestes écrits joints. Aussi ai-je hésité entre silence et... des développements où transparait bien "ce que j'ai cru comprendre" d'un problème sur lequel je travaille depuis 25 ans et qui a chamboulé mes croyances professionnelles premières (ouvrage en cours... et édité en 2004). Plus de 10 ans après ces rencontres ma question reste inchangée : quels savoirs utiles pour apprendre à bien faire des pratiques physiques ? Et par suite, quelles formations ?

Accueil, rencontre, confort

C'est avec grand plaisir que j'ai vécu ces rencontres APS des 27, 28, 29 septembre 96 à Marly-le-Roi. Plaisir de se rencontrer sans "dogme" imposé, sentiment de libres discours hors de toute idéologie tracée. Donc incontestablement, l'objectif de faire se rencontrer praticiens-chercheurs a été atteint dans un climat d'une convivialité bien agréable que j'ai beaucoup apprécié.

La qualité de l'accueil et le confort de l'hébergement y sont certainement pour beaucoup. C'est à souligner parce qu'ainsi les conditions étaient réunies pour que la très grande majorité des participants puissent se sentir à l'aise sans préséance pour dialoguer, s'exprimer. C'est ce que j'ai cru percevoir.

Le libellé de ces journées : "rencontres praticiens-chercheurs" appelle quelques remarques parce que significatif de précautions soulignant la difficulté d'aborder le problème caractéristique des relations en pointillé entre praticiens et chercheurs.

* *"Cette initiative de se faire rencontrer praticiens-chercheurs"* laisse entendre qu'ils ne se rencontraient pas et que c'est une première entreprise d'organisation de mettre en présence des gens qui, de par leur fonction ne se rencontrent pas ou si peu. Bref, il semble bien que leur liaison tant souhaitée n'aille pas de soi. Les uns sont dans leur "labo" avec leurs paradigmes et leurs concepts, les autres sont sur leur "terrain" avec leurs pratiques et leurs techniques. Les uns développent des "savoirs sur les choses" des APS, avec leur rationalité et leur cohérence objectives, les autres mettent en oeuvre des "savoir-faire les choses" des APS avec toute la complexité du vivant animée par des passions nécessairement subjectives. En fait, il s'agit bien de deux domaines qui n'en demeurent pas moins

¹ J'ai poursuivi ce travail avec : Et si l'Education Physique n'était qu'un mythe. Mon témoignage de gymnaste. Chapitre 3. L'Harmattan 2004.

fondamentalement deux « genres différents » selon J.Dewey, alors pourquoi s'étonner de leur difficile rencontre, voire de leur non-rencontre ?

“Deux genres différents”. Parlent-ils le même “dialecte” ? Stapsien, c'est celui des connaissances déclaratives ayant pour objet les APS, c'est le monde du “dire”. Technicien, c'est celui des connaissances procédurales, c'est le monde du “faire” et du “dire technique”, savoir de type compagnonnage. De toute façon le premier est parasitaire du second. Sans pratique ciblée, le chercheur est en panne d'objet d'étude, il n'existe pas, tautologie à réaffirmer. Le paradoxe aujourd'hui est que la “science” des STAPS a inversé le problème, se mettant en avant comme productrice de “savoirs” prioritaires nobles, les seules sérieusement reconnues comme pouvant évaluer les compétences des savoir-faire des APSA. Exemple du CAPEPS avec 16 coef. de “dire” pour 4 de “faire”, dont le niveau est voisin, hélas trop souvent, de la débilité motrice. Même les Brevets d'Etat n'ont pas échappé à la séduction du discours “scientiste”, oubliant qu'ils furent créés pour exploiter la riche expérience à transmettre de praticiens qui n'avaient pas eu la chance de “faire des études”, mais souvent remarquables experts de leurs pratiques.

* *“Créer le dialogue entre chercheurs et praticiens”*, cela laisse supposer qu'il n'existait pas ou seulement par “publications” interposées produites par les premiers, malheureusement seulement lues le plus souvent par la “tribu” des chercheurs d'un même domaine². Quant à l'interdisciplinarité nécessaire, non seulement les sciences biologiques ignorent les sciences humaines, mais elles se font “la guerre des labo.” pour leur financement.

Les rares praticiens qui s'aventurent dans la lecture des “publications”, doivent franchir deux obstacles majeurs : le langage ésotérique spécifique à chaque “matrice disciplinaire” qui décourage très vite le lecteur naïf dès les premières lignes. Quel est le bon langage³ ? Enfin le manque de temps, l'entraînement dévore le temps de l'entraîné et celui de l'entraîneur bien plus préoccupé du comment faire pour bien faire sans trop se soucier des “mécanismes”, même si ils occupent une large place dans les formations.

Dialogue parfois, monologue souvent des “chercheurs” qui sont dans leur jardin et veulent placer à tout prix leur “recherche”. On assiste alors à un cours ex-cathédra comme à l'UFR. J'enseigne depuis 20 ans la “motivation” aux étudiants, comme aux entraîneurs le “management motivationnel”⁴. Qu'ont trouvé de nouveau les “chercheurs” actuels sur ce thème ? Si les M.Reuchlin, J.Nuttin, M.Bouet et autre C.Lemoine pour n'en citer que quelques uns, sont dépassés, ce ne peut être que par les nombreux entraîneurs connus aux résultats internationaux incontestables et qui, ô comble de l'ignorance, ne les ont jamais lus. Quel effet de cette lecture sur la motivation des pratiquants ? Le dialogue fort heureusement s'est largement instauré durant les repas et dans les ateliers.

Le jardin du “faire”, celui des praticiens a eu deux séquences, une parfaitement réussie avec la soirée des danseurs acrobatiques, la seconde avortée avec le footing du matin. Sur ces deux séquences pratiques les chercheurs peuvent écrire

² CALLON (M.) et LEVY (J.M.) « La science et l'écrit : la machine folle », octobre 1991.

³ Travaux de laboratoire et praticiens, mon ouvrage p.347-49, le savant et l'instituteur ;

⁴ Mon ouvrage « La motivation à la compétition » p.67-80.

des dizaines d'ouvrages aux innombrables points de vue. C'est d'ailleurs fait. En observant l'agréable spectacle de la danse (charmantes collègues !), comment ne pas penser qu'il se suffit à lui-même. De quelle justification scientifique a-t-il besoin pour exister. Ne trouve-t-il pas sa fin en lui-même dans le plaisir des acteurs et celui des spectateurs.

Bien au-delà des questions posées

Tout en essayant de répondre aux questions posées dans la lettre, je ne puis éviter de les dépasser et me permettant de donner librement mon avis sur un sujet qui m'a toujours passionné et qui aboutit après un demi siècle de pratiques ininterrompues et de "recherches" sauvages à l'incomplétude "scientifique" d'un gymnaste⁵. Cela s'est traduit par ma question posée lors de la réunion plénière où sont intervenus Mrs Costantini, Herréro et Famose entre autres. Elle reflète une longue histoire d'un passionné du "faire" qui a échoué dans la recherche du mieux faire en s'aventurant sans être un scientifique, dans le monde fascinant de la science, d'où mon "incomplétude" selon l'analyse de mon ami Claude Prévost.

Praticiens-chercheurs, théorie-pratique, il s'agit bien là d'une problématique qui a été au centre de mes préoccupations durant toute ma carrière tant sportive que professionnelle. Ce fut un peu comme une obsession quasi quotidienne parce que successivement et parfois simultanément gymnaste international, entraîneur national, mais aussi enseignant à l'INSEP puis dans une UFR STAPS, sans parler de "l'Amicale" pour répondre à la question quelle gym' pour l'école ?

En tant que DTN Adjoint à la FFG, j'étais chargé de mission d'enquête au cours des multiples déplacements dans la plupart des pays de l'Est, au Japon ou ailleurs, durant 17 ans de 1965 à 1982. Comment se faisait cette liaison entre les chercheurs des Instituts de Culture Physique et les praticiens des Centres d'Entraînement des nations qui étaient alors à la pointe du progrès gymnique. Réponse globale traduite par cette remarque de Klimenko (CSK de Moscou) alors entraîneur de Moukina championne du monde à Strasbourg en 1978 : "*les vrais chercheurs qui trouvent sont les entraîneurs qui travaillent dans ce gymnase*". Cette mission m'avait conduit à prendre la charge de coordonner la mise en place d'un programme gymnique français pour la formation du gymnaste du débutant au champion⁶. Je souhaitais bien sûr la justifier par les "connaissances" qui étaient les miennes; c'est à dire celle de ma formation.

C'est ce parcours qui explique mon questionnement d'aujourd'hui et mes doutes dans certains cas, quant à l'apport pratique de la recherche en STAPS et de ses retombées en termes de métier, malgré toute l'aura d'autorité dont dispose la science. Comment oser douter de "La Science en fête", "*ce magnifique effort des hommes pour essayer d'expliquer ce qui se passe*" selon A.Jacquart ? Mais comment ignorer aussi le travail de l'épistémologie scientifique "*Si la science était un iceberg, ses résultats confirmés formeraient l'infime partie émergée, et les soubassements engloutis, soit la presque totalité du volume, seraient faits d'erreurs tassées et*

⁵ Mon ouvrage « quelles sciences pour le sport » p.369

⁶ Cela s'est traduit par l'élaboration durant 2 ans de la progression masculine et féminine 1970-73 (200 pages chacune) d'où furent tirés d'ailleurs les imposés du Bac. d'alors.

compactées”⁷. Justement les envolées explicatives du “scientifiquement prouvé” m’ont toujours séduit dans ma soif de connaître, sans parvenir à l’étancher; mais c’est surtout le “chaînon manquant” pour le passage au monde du “faire” qui m’interroge. Qu’est-ce que j’en fais avec mes gymnastes en attente d’envolées acrobatiques des “full in, full out” et autres salti avec vrilles, dans leur soif de liberté d’agir ? Comment éviter le piège cité par Claude Bernard : “*Il vaut mieux ne rien savoir que d’avoir dans l’esprit des idées fixes appuyées sur des théories dont on cherche toujours la confirmation en négligeant tout ce qui ne s’y rapporte pas*” et que j’ai en tête depuis la nouvelle ENSEP.

En somme mon “laboratoire” a été celui de ma vie professionnelle où se sont toujours mêlées : pratique souvent intensive, observation toujours curieuse, réflexion interrogative avec l’aiguillon du doute, nourrie par le défilé des “modes & travaux” du moment, bien repérables avec 25 ans de jury au CAPEPS et autres Brevets d’Etat, dans une perpétuelle quête de progrès. Ainsi mon questionnement permanent peut se résumer par cette formulation : “*mieux connaître quoi, pour mieux intervenir comment ?*” Quels savoirs utiles pour apprendre à bien faire”⁸ ? Mes modestes écrits en témoignent, par suite plus confidentiels pour la “famille gymnaste” que diffusés ailleurs, probablement parcourus par hasard en lecture rapide par quelques lecteurs occasionnels pressés, pas très convaincus par des idées qui dérangent celles couramment admises.

De toute façon les remarques des praticiens sont perçues comme trop subjectives et triviales. Hors des “labo.”, point d’écho. “*Ils mélangent tout*”, mais c’est le reflet de la “*totalité agissante*”, de la complexité qui est leur véritable paradigme.

Passer du dialogue sympathique de surface au rude débat de fond qui fut déjà posé dans le passé par Démeny, Coubertin, Hébert⁹ et aujourd’hui encore avec Georges Vigarello¹⁰ : “*La légitimité de l’EPS ne naît pas avec des démarches scientifiques, mais avec des pratiques. Ce sont des pratiques sociales qui l’ont fondée*”... “*Dans la pratique naît un savoir sourd, opaque, partiellement étranger aux repères scientifiques*”. Qu’ont trouvé les chercheurs qui aurait bouleversé les jeux et les pratiques des APS des enfants ? Pour le haut niveau on pense au dopage, et pourquoi pas aux manipulations génétiques ? Etudes des processus ou descriptions des phénomènes ? Quelles transformations des pratiques ? Essentiellement par l’évolution de la technologie des matériaux due dans ce cas à la science sous la pression de la compétition sportive internationale ?

Difficultés de ce dialogue soulignées par J. Paillard

Paillard en 1976 lors dans son intervention au colloque de la FSGT¹¹ sur “L’acte moteur” prenait la précaution de dire que son “*propos ne sera pas ici de*

⁷ LENTIN (J.P.) « Je pense donc je me trompe ». Albin Michel, 1994.

⁸ Mon ouvrage 141-145 Quels savoirs utiles ?

⁹ Mon ouvrage « Entraîneur ou ordinateur » ? p. 108-122.

¹⁰ Vigarello (G.) « Les staps annexe N°12, in L’EP.S d’A.HEBRARD, Revue EP.S 1986.

¹¹ « Sport et progrès de l’homme » EFR, 1976.

raviver de vieilles querelles mais bien plutôt de tenter de les dépasser et ceci en essayant de vous faire entrevoir une nouvelle manière de dialogue entre le praticien et le fondamentaliste". L'année suivante en 1977, lors de son intervention sur "La machine organisée et la machine organisante", il faisait remarquer "n'étant compétent ni en matière d'éducation physique ni en pédagogie du sport", qu'il était "animé par la conviction que tout progrès dans vos domaines passe par l'indispensable dialogue et l'étroite collaboration entre le fondamentaliste et le praticien". Est-ce un vœu pieux ?

Comme s'il avait rencontré entre temps encore plus de difficultés relatives à ce "dialogue", quatre ans plus tard il insiste davantage sur ce problème. En effet lors du premier séminaire de neurobiologie des comportements moteurs à l'INSEP en 1981 auquel j'ai participé, il saluait "l'importance et l'originalité" de ce séminaire comme "un pari ambitieux". Il soulignait en effet que "les difficultés du dialogue entre l'homme de laboratoire et celui de terrain, entre le fondamentaliste et le praticien sont bien connues". En précisant qu'elles ne sont pas spécifiques au domaine des APS, il ajoutait : "Les exigences de rigueur de l'analyse expérimentale imposent toujours, quel qu'en soit le domaine, des restrictions et des contraintes qui apparaîtront généralement comme un appauvrissement, voire une dénaturation des réalités que rencontre l'ingénieur ou l'éducateur sur le terrain de sa pratique".

Difficile à circonscrire les surfaces de dialogue, "tant reste grande la distance qui sépare les deux protagonistes, s'agissant en particulier des informations dont chacun dispose sur les connaissances de l'autre. Accepter de voir ses modèles théoriques interpellés ou contestés par le praticien est un exercice auquel le fondamentaliste ne se prête qu'avec réticence. Consentir à voir ses pratiques empiriques contestées ou invalidées par l'homme en blouse blanche n'est pas une attitude facile à assumer. Chacun campe sur ses positions avec la certitude, probablement fondée, de ne pas parler le même langage ou, tout au moins, de décrire sous les mêmes mots des réalités différentes". Oui, deux genres différents.

Quelques conclusions

Chercheurs et praticiens se rencontrent sur un point commun qui est leur motivation du besoin de recherche d'estime forte dans la voie qu'ils ont choisie. Celle des "chercheurs" : être publié dans les revues spécialisées pour progresser dans la hiérarchie universitaire. Ils sont lus par qui ? sinon par leur tribu, c'est une recherche de reconnaissance dans l'espace scientifique. Celle des praticiens : obtenir des performances pour être reconnu dans l'espace sportif. C'est toujours une recherche d'estime forte. Carrière universitaire, carrière sportive, quels dialogues pour se promouvoir ?

En fait la plupart des enseignants-chercheurs des STAPS sont encore des transfuges du milieu de l'EPS qui se sont sentis sous valorisés, voire même dévalorisés dans cet espace d'OS de terrain où ils n'ont pas trouvé leur compte parce qu'ils n'y ont pas suffisamment réussi, voire échoué. Ma conclusion sera l'idée de l'introduction de ma communication faite au colloque de Poitiers. Ce que font et produisent les praticiens sert d'objet d'études aux chercheurs. Les praticiens sont les cobayes des chercheurs. Dialogue ou vassalisation ? Où vont les prof^s de gym ? Dans les gymnases ou dans les "labo" ? Combien deviendront "chercheurs" dans une quête de valorisation qui existe depuis bien longtemps.

Quelles rencontres praticiens-chercheurs au quotidien dans les UFR STAPS

Ces deux hiérarchies cohabitent tant bien que mal et fonctionnent le plus souvent séparément ? Il y a les chercheurs, “universitaires” professeurs de rang A et les maîtres de conférences avec “labo”, qui sont les chefs d’orchestre des différents cycles et modules, pour des cours magistraux, majestueusement prestigieux en amphithéâtre. Là, les APS deviennent transparentes sur “transparents” par rétroprojecteurs sur grand écran blanc où se délivre sans bouger un enseignement “en batterie” par paquets de 250 étudiants immobiles en attente d’un “savoir sur les choses des APS” bien loin des “savoir faire les choses des APS” (document joint) 11 ce qui a motivé leur choix en STAPS. C’est un détournement des pratiques qui ne le sont plus. Statufiées sans vie, elles sont disséquées en multiples “pré-textes” pour tous les “savoirs-savons”, tant ils glissent et surfent de concepts en concepts d’une discipline à l’autre.

Puis secondairement, viennent du secondaire les profs de gym, OS pour TP au ras du gazon ou des tapis, au ras du sol ou au bord des bassins. Alors une étrange comptabilité se met en place pour évaluer le temps d’enseignement. Une heure d’amphi. égale deux heures. Une heure de terrain égale 40 minutes. C’est pourtant bien là que réside la raison première des STAPS, c’est bien là avec le sujet agissant que le discours prendrait du sens si on n’avait pas inversé le problème de l’ordre et de l’importance des choses sous la pression de “l’imprinting” et de la normalisation universitaire.

La pleine vie de la motricité plutôt que sa froide vérité en miettes

Les chercheurs ont pris la voie difficile de la vérité scientifique en se soumettant à ses règles. C’est une servitude pour des connaissances en elles-mêmes tout à fait légitimes. Les praticiens ont choisi la vie physique, c’est une liberté de la vie de la motricité avec parfois, des non-vérités, des incertitudes malgré l’expérience et beaucoup d’erreurs, les innombrables “essais-erreurs” du “faire”, puisque *“l’expérience est le nom que chacun donne à ses erreurs”* selon O.Wilde. Mais la vérité des pratiques se trouve davantage dans les cours de récréation de l’école, dans le bonheur des “heures d’APS” non encore envahies par le didactisme scientifique, dans les clubs sportifs où les enfants, les instituteurs, les profs de gym, les entraîneurs anonymes ignorent presque tout des “modes et travaux” des chercheurs. *“La vie plutôt que la vérité”* pourrait dire Nietzsche, *“pleine de tension d’être”*. Hormis quelques praticiens-chercheurs (ou l’inverse), à l’interface des deux domaines, le risque est un dialogue de sourds. Les praticiens n’entendent pas les “dialectes” des multiples tribus des chercheurs et ne peuvent que devenir muets car ils n’osent plus prendre la parole par crainte de paraître trop ignorants ou ridicules avec leur “dialecte” technique souvent proche de la doxa. Mais c’est peut-être le plus riche parce que issu d’une longue histoire, d’une tradition, parce qu’accessible au plus grand nombre et paradoxalement *“partiellement étranger aux repères scientifiques”*. En fin de compte l’ambiguïté vient du langage : “savoir sur les choses des APS” et “savoir faire les choses des APS”, **deux genres différents** désignés par le même verbe : **“savoir”**.

Louis THOMAS